Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du BTS EBCR, veuillez visiter :
btsebcr.fr/annales-sujets-et-corriges

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR

TOUTES SPÉCIALITÉS

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

SESSION 2020

_____

Durée : 4 heures

_____

Aucun matériel n'est autorisé.

Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Le sujet comporte 9 pages, numérotées de 1 à 9/9.

SEULS AVEC TOUS

PREMIÈRE PARTIE : SYNTHÈSE (/ 40 points)

Vous rédigerez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : Eve ANDREWS, « Comment se sentir moins seul en ville », *Courrier international*, hors-série avril-mai-juin 2018.

Document 2 : Monique de KERMADEC, *Un sentiment de solitude*, Éditions Albin Michel, 2017.

Document 3 : affiche pour « la fête des voisins », 2018.

Document 4 : Romain GARY, *Gros-Câlin*, Éditions Gallimard, 1974.

DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE (/ 20 points)

Selon vous, l'individu peut-il pleinement développer ses qualités personnelles à l'écart de tous ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures et vos connaissances personnelles.

DOCUMENT 1

Un de nos lecteurs nous a écrit récemment pour demander si les immeubles n'étaient pas conçus pour décourager les relations de voisinage. Ça m'a rappelé quelque chose.

Au printemps dernier, j'ai emménagé dans un appartement du centre-ville et, à ce jour, je n'ai pas échangé plus qu'un « bonjour » avec mes voisins. Je n'ai même jamais vu le locataire de droite. Il pourrait être un blaireau de taille humaine que je ne le saurais pas.

La vie en appartement peut procurer une étrange sensation d'isolement : l'intimité qu'il y a à retirer les sous-vêtements d'un parfait inconnu de la machine à laver de l'immeuble ; la gêne des trajets silencieux en ascenseur au coude-à-coude avec un autre locataire ; la pointe de jalousie en franchissant seule son perron sur lequel une bande d'amis partagent joyeusement une pizza. Aussi débordant de vie soit-il, un immeuble moderne peut être l'un des lieux les plus solitaires de la planète.

Certes, il en existe de mythiques où il est très tendance d'organiser des soirées cinéma ou tacos. Mais ces immeubles sont tellement rares que le manque de communication fait aujourd'hui figure de crise sanitaire. En novembre 2016, l'ancien directeur général de la santé Vivek Murthy a ainsi classé l'isolement social parmi les quatre menaces les plus pernicieuses pour la santé publique, au même titre que la violence armée ou l'addiction aux opiacés.

La solitude a également des incidences politiques non négligeables. Près d'un tiers des logements des grandes villes américaines sont des appartements et la moitié d'entre eux sont occupés par des célibataires. Imaginons un pâté d'immeubles où tous les habitants vivent confinés dans leur petit appartement et s'adressent rarement la parole : on comprend qu'il est difficile pour ces gens-là de partager une identité, un sens des obligations ou des objectifs. Et il ne s'agit pas d'un simple exercice mental : une étude a montré que moins les voisins entretenaient de contacts, moins ils avaient tendance à être politiquement engagés.

« Ces rôles de la rue et de son voisinage sont d'importance modeste dans la gestion des affaires de la cité, mais ils sont, cependant, indispensables », écrit Jane Jacobs dans *The Death and Life of Great American Cities* (publié en français en 1961 sous le titre *Déclin et survie des grandes villes* aux éditions Mardaga), où elle dénonce l'urbanisme des années 1960 qui a rendu nos quartiers encore plus invivables : « Malgré les nombreuses expériences qui ont été faites, dans le cadre ou non d'un plan d'ensemble, on n'a jamais pu compenser l'absence de rues animées dans une ville. »

Cette urbaniste pour qui les « yeux de la rue » jouent un rôle essentiel aurait probablement beaucoup à dire sur notre style de vie actuel, les yeux rivés à nos téléphones portables.

.../...

Le rapport entre la technologie et l'engagement politique est très complexe, mais la plupart de nos fils Facebook sont sûrement plus animés que nos quartiers. Heureusement, avec les initiatives prises pour inciter les gens à regarder autour d'eux et à se remettre à parler à leurs voisins, il y a une prise de conscience accrue du pouvoir d'une rue animée. Le programme de 106 millions de dollars (85 millions d'euros) annoncé récemment par le maire de New York, Bill de Blasio, pour lutter contre les vagues de chaleur de plus en plus fréquentes que connaît la ville, inclut un programme visant à renforcer les liens entre les habitants. L'idée est que, face à des menaces publiques aussi préoccupantes que le changement climatique, la réponse la plus efficace vient de la population.

Mais pour beaucoup de jeunes citadins, le sentiment de faire partie d'une communauté reste vague. Il l'est en tout cas pour moi – j'y travaille – et peut-être pour vous. Aussi revenons à la question initiale de notre lecteur : les immeubles nous isolent-ils ou le problème vient-il de nous ?

Eve ANDREWS, « Comment se sentir moins seul en ville »,
Courrier international, hors-série avril-mai-juin 2018.

DOCUMENT 2

Entre les années 1950 et cette deuxième décennie du XXIe siècle, le nombre de personnes vivant seules a été multiplié par huit. Quant à l'âge du mariage, il ne cesse de reculer. Enfin, près d'un tiers des logements sont aujourd'hui occupés par des personnes seules. Il y a quelques décennies encore, on connaissait son boulanger avec qui l'achat du pain s'accompagnait d'une conversation, d'un intérêt mutuel, sans s'étendre sur les bavardages qui pouvaient s'instaurer entre les clients eux-mêmes. Nul ne contesterait aujourd'hui que ces rapports de voisinage ont quasiment disparu, déjà dans les grandes villes. En province, ils commencent à subir le même sort. Les centres-villes se désertifient, ces agoras naturelles édifiées selon la culture de la population qui les fréquentait, avec la grand-place que bordaient les édifices institutionnels, mairie, cathédrale, où se tenait le marché hebdomadaire, la grand-rue avec tous ses commerces où se promenaient et se rencontraient les familles. Ce phénomène a provoqué l'effacement du paysage urbain de ces aires d'activité sociale, ces espaces où se créaient et s'entretenaient naturellement les liens qui, si ténus fussent-ils, interdisaient certes l'anonymat mais avant tout le sentiment d'isolement et, partant, celui de solitude.

Ces lieux, leur existence, leur vitalité et leur fréquentation offraient des repères solides, un miroir à sa propre existence et à celle de sa propre famille. On leur a préféré les vastes complexes des centres commerciaux, en périphérie des villes, dilatés par les parkings où l'échelle de l'individu est réduite à celle de la fourmi. Espaces de vide mécanisés, d'habitudes déracinées où les gens se croisent sans se reconnaître, voire sans plus se regarder. Ces lieux nouveaux, déconnectés de la ville comme de la campagne, où toute inscription dans une histoire locale, toute adhésion à un ensemble de *politesses,* cet art de vivre ensemble, ont disparu, sont éminemment anxiogènes, et particulièrement pour celui qui vit seul. J'entends souvent ceux qui me consultent évoquer cette impression « d'être broyés » par leur environnement, l'aveu de se sentir incapables d'y trouver une place.

Au cœur des villes, les métiers qui assuraient le lien et la cohésion des groupes qu'elles constituaient ont eux aussi, et presque tous, disparu. Les immeubles, qui représentaient une microsociété, depuis l'étage noble jusqu'aux chambres de service où vivaient les catégories de la population les plus désargentées, employés de maison, étudiants ou personnes âgées, se sont homogénéisés. Quant aux concierges qui en assuraient la régulation et l'organe de communication entre les habitants, ils ont été licenciés, et leurs loges mises en vente ou en location. Qui sait aujourd'hui qui vit dans son immeuble ? Si quelqu'un s'y trouve en détresse, morale, médicale ou psychologique ? La mixité sociale que permettait celle des immeubles a été interdite par les évolutions techniques et la spéculation immobilière. En même temps que les quartiers s'uniformisent, chacun selon la couche socioprofessionnelle capable de s'aligner sur le prix au mètre carré, la vie de ses résidents s'atomise.

.../...

Chacun pour soi et souvent, quand deux résidents entrent en contact, c'est sur un mode conflictuel, pour des questions de nuisance... Ce n'est pas un hasard si, en 1999, alarmé par l'isolement de plus en plus grand des Parisiens, un conseiller municipal a créé la « fête des Voisins » qui fut expérimentée en premier lieu dans le XVII^{e} arrondissement. […]

Les nouveaux moyens de communication, téléphone portable, courrier électronique, réseaux sociaux, vidéoconférences, et la rapidité de contact qu'ils offrent, alliés à un éloignement de plus en plus grand des résidences où vivent les camarades d'école, les amis de l'université ou les relations de travail, poussent les gens à ne plus entrer en contact que virtuellement, voire rendent caduques les véritables rencontres. Dans cette société hyperconnectée, même lorsqu'ils parlent à un autre – parent, ami, copain –, c'est hors d'un contact physique, à travers un écran ou un micro, et dans la solitude de la chambre. Dans le foyer, chaque membre de la famille a de plus en plus tendance à s'isoler devant son écran – ordinateur, tablette, iPhone –, et une gamme très large de sites de rencontres et de réseaux virtuels permettent d'établir des contacts... sans aucun contact.

Monique de KERMADEC, *Un sentiment de solitude*, 2017.

DOCUMENT 3



Affiche pour « la fête des voisins », 2018.

DOCUMENT 4

En revenant, comme d'habitude, je suis allé m'asseoir à côté d'un homme bien, qui m'inspirait confiance en moi-même. Il parut mal à l'aise, le wagon était à moitié vide et il m'a dit :

— Vous ne pourriez pas vous asseoir ailleurs, il y a pourtant de la place ?

C'est la gêne, à cause du contact humain.

Une fois, c'était même drôle, nous sommes entrés ensemble un monsieur bien et moi dans un wagon pour Vincennes complètement vide, et nous nous sommes assis l'un à côté de l'autre sur la banquette. On a tenu le coup un moment et puis on s'est levé en même temps et on est allé s'asseoir sur des banquettes séparées. C'est l'angoisse. J'ai consulté un spécialiste, le docteur Porade, qui me dit que c'était normal de se sentir seul dans une grande agglomération, lorsqu'on a dix millions de personnes qui vivent autour de vous. J'ai lu qu'à New York, il y a un service téléphonique qui vous répond lorsque vous commencez à vous demander si vous êtes là, une voix de femme qui vous parle et vous rassure et vous encourage à continuer, mais à Paris, non seulement les P & T[1] ne vous parlent pas quand vous décrochez, mais vous n'avez même pas la tonalité. […]

Je sais aussi qu'il y a un immense choix dans la nature, les fleurs, les vols d'oies sauvages, des chiens, et que lorsqu'il s'agit de quelqu'un à aimer, un malheureux python dans le grand Paris, ça n'intéresse personne.

C'est dans cet esprit que j'ai pris la décision d'entreprendre une campagne d'information, de renseigner, faire voir, me faire comprendre. Ce fut une résolution immense, qui n'a rien changé du tout, mais ce fut très important pour la résolution, qui est une grande vertu.

Un matin, donc, alors qu'il faisait particulièrement beau, dehors, j'ai pris Gros-Câlin[2] sur mes épaules et je suis sorti dans la rue. Je me suis promené partout avec mon python, la tête haute, comme si c'était naturel.

Je peux dire que je suis arrivé à susciter de l'intérêt. Je n'ai même jamais été objet de tant d'attention. On m'entourait, on me suivait, on m'adressait la parole, on me demandait ce qu'il mangeait, s'il était venimeux, s'il mordait, s'il étranglait, enfin, toutes sortes de questions amicales. Ce sont toujours les mêmes, lorsque les gens remarquent pour la première fois un python. Gros-Câlin, pendant ce temps, dormait : c'est sa façon de réagir aux émotions fortes. Parfois, bien sûr, on nous faisait des réflexions désagréables. Une femme avec poitrine dit en élevant la voix :

— Celui-là, il cherche à se faire remarquer.

C'était vrai. Mais qu'est-ce qu'on doit faire, se noyer ?

.../...

[1] Ancien service téléphonique français.

[2] Se sentant seul, le narrateur a adopté un python appelé Gros-Câlin.

J’ai passé depuis des journées entières à me promener dans les rues avec Gros-Câlin. Ce qui cause les préjugés, les haines, le mépris, c’est le manque de contact humain, de rapports, on se connaît pas, voilà. Je faisais en somme une tournée d’information.

Romain GARY, *Gros-Câlin,* 1974.

Copyright © 2026 FormaV. Tous droits réservés.

Ce document a été élaboré par FormaV© avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV©, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV© se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.